

MÉMOIRE DES TIRAILLEURS ET INSTITUTION DES IMAGINAIRES MIGRATOIRES AU SÉNÉGAL DANS LES ANNÉES 2000

Martin Mourre

Résumé :

Cet article entend revenir sur les représentations qui ont conduit à lier, au Sénégal dans les années 2000, la sociohistoire des tirailleurs avec des dynamiques, pratiques et symboliques, au cœur d'un certain nombre de projets migratoires, notamment parmi la jeunesse. L'histoire de ce corps social militaire s'enracine pendant presque un siècle de domination coloniale, de 1857 à 1962. Les tirailleurs ont ainsi été de tous les combats de l'armée française et ont généré différents imaginaires sociaux entremêlés entre la France et l'Afrique. À la fin des années 1950, une autre figure, un autre idéal-type, s'est imposé dans l'espace public sénégalais : le migrant. Après avoir tracé une histoire de la construction de ces deux figures, il s'agit de suivre comment, plus récemment, la jeunesse a pu mobiliser la mémoire dominante du tirailleur dans ses aspirations à l'exil. Il convient alors d'aborder quelques propositions d'ordre méthodologique pour rendre compte de ces imaginaires migratoires.

En 1996, pendant plusieurs mois, des immigrants africains en France occupèrent l'église Saint-Bernard dans le XVIII^e arrondissement de la capitale française¹. Ces hommes et femmes, *a priori* démunis de ressources, réussirent à mobiliser une partie de l'opinion publique autour de leur cause : la régularisation administrative de leur situation (Blin 2005). Parmi les arguments qu'ils avancèrent, l'un d'eux s'enracinait dans une histoire commune entre deux espaces, l'Afrique et la France. Plus précisément, il s'agissait pour ces « sans-papiers » de mobiliser l'histoire des soldats africains recrutés au sein de l'armée française au XIX^e et XX^e siècle, connus sous le nom générique de tirailleurs sénégalais². Cet argument de la « dette de sang », qui émerge à la fin de la Première Guerre mondiale, fit particulièrement écho en Afrique de l'Ouest³. Autre anecdote relevant l'imbrication de la question migratoire avec ce même passé colonial, cette fois de l'autre côté de la méditerranée. À partir de 2006, l'actualité fut placée sous le signe du départ tragique de milliers de jeunes africains tentant de quitter le continent dans l'espoir d'une vie meilleure, le Sénégal devint une des « plaques tournantes » de cette immigration, notamment depuis les côtes où des migrants embarquaient sur des pirogues, en particulier dans un village de la banlieue dakaroise, Thiaroye-sur-mer. La candidate à l'élection présidentielle française du parti socialiste, Ségolène Royal, au coude-à-coude pour accéder à la tête de l'État, se rendit dans ce village pour évoquer ces questions migratoires et apporter son soutien aux mères de familles, dont certaines avaient perdu un fils durant la traversée pour l'Europe. Suite à cette visite, la commune de Thiaroye-sur-mer devint un des symboles de cette immigration informelle (Bouilly 2008). Trois ans plus tard, Royal se rendait à nouveau dans cette banlieue dakaroise. Le discours qu'elle fit à cette occasion se voulait pour une grande part une réponse à celui du président Sarkozy, tenu en 2007 à

¹ L'église Saint-Bernard est située dans le quartier de la goutte d'or, il s'agit d'un quartier métissé dont la population est assez largement issue du Maghreb, de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique Centrale.

² Les tirailleurs sénégalais furent les soldats africains recrutés par la France et constitués en corps militaire en 1857 sur demande de Louis Faidherbe. Ces hommes étaient principalement issus des territoires de toute l'AOF. Le terme sénégalais s'impose progressivement et reste comme terme générique à partir du début du XX^e siècle. Pour deux études d'importance sur ces hommes signalons Echenberg (2009 [1991]) et Mann (2006).

³ On peut ainsi souligner ici le titre particulièrement significatif de l'ouvrage de l'historien malien Bakary Kamian: *Des tranchées de Verdun à l'Église Saint-Bernard. 80 000 combattants maliens au secours de la France (1914-18 et 1939-45)* (Kamian 2001).

l'Université Cheikh Anta Diop et jugé par nombres de commentateurs infamant pour les Africains (Ba Konaré 2009 ; Chrétien 2008)⁴. Elle fit référence à un drame de l'histoire coloniale encore particulièrement vivace au Sénégal, bien que méconnue en France : le massacre de Thiaroye. En effet, en 1944, c'est dans cette commune abritant un des plus grands camps militaire d'Afrique occidentale française que se déroula le massacre de tirailleurs sénégalais rentrés d'Europe, abattus par leur supérieur français pour avoir réclamé leur solde de guerre⁵. Ce drame est devenu aujourd'hui au Sénégal un des symboles les plus éloquents de l'injustice coloniale (Mourre 2017).

Ces deux anecdotes, impliquant des migrants ouest-africains et l'agenda international d'une politicienne française, montrent que plusieurs décennies après les indépendances, l'histoire des tirailleurs, à différents niveaux, reste un élément d'un langage commun entre la France et l'Afrique de l'Ouest. Cela nous révèle une mémoire collective en constante évolution. Ce langage qui fait partie des ressorts de l'action publique est utilisé par différentes parties mais ce qui semble garantir son efficacité, c'est qu'il est intégré dans des imaginaires, présents à la fois en France et au Sénégal. En suivant notamment les perspectives développées par Cornelius Castoriadis dans son ouvrage *L'institution imaginaire de la société*, cet article entend revenir sur les représentations qui ont conduit à lier, au Sénégal dans les années 2000, la sociohistoire des tirailleurs avec des dynamiques, pratiques et symboliques, au cœur d'un certain nombre de projets migratoires, notamment parmi la jeunesse. De ce point de vue, l'imaginaire « actif comme tel, se situe à un autre niveau que n'importe quelle détermination fonctionnelle » (Castoriadis 1999 [1975] : 195). Dans les propositions développées par Castoriadis, et à travers un objectif qui cherche à dépasser une appréhension structuralo-marxiste du social, l'inconscient individuel enracinée dans un « social-historique » collectif se trouve au cœur de l'analyse : « ce qui tient une société ensemble, c'est le tenir ensemble de son monde de significations » (Ibid. : 519). S'intéresser alors aux mémoires des combattants africains de l'empire français nécessite de prendre en charge des notions tels l'honneur, le courage ou la souffrance, en ce qu'elles constituent aujourd'hui de puissantes forces d'adhésion dans les représentations autour des imaginaires migratoires au Sénégal. Ces représentations ont d'ailleurs des effets certains. Ainsi, au milieu des années 2000, un slogan était prêté à la jeunesse sénégalaise : « Barça ou Barzah » soit, voir Barcelone – le Barça étant le club de football local – métonymie de l'Europe, ou bien mourir – Barzah signifiant l'au-delà en Wolof. La mort était ainsi préférée à l'opprobre sociale de rester au pays, sans avenir. Outre des facteurs socioéconomiques, ces migrations du désespoir doivent cependant, à notre sens, être analysé en intégrant différentes strates liées à l'histoire collective franco-africaine et sénégalaise.

Dans une première partie, je montre comment sur plus de 80 ans, à partir de la fin de la Première Guerre mondiale, s'est construit un discours autour de « la dette de sang ». Ce langage de la réciprocité et de l'obligation, pourtant asymétrique, est articulé par l'État français et les anciens combattants mais aussi par tout un ensemble d'acteurs politiques, français et sénégalais⁶. De plus, à partir de l'arrivée au pouvoir d'Abdoulaye Wade en 2000,

⁴ C'est lors de ce discours que Nicolas Sarkozy, élu en 2007, prononça, notamment, une phrase qui fut largement commenté comme la résurgence de préjugés essentialistes sur le continent. Il disait ainsi que « le drame de l'Afrique [était que...] l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire ». De plus, il faut noter qu'en métropole, les années de la présidence Sarkozy furent marquées par tout un ensemble de déclarations visant les communautés immigrées – les cadres du débat étant une alternative entre une « immigration choisie » opposée à une « immigration subie » !

⁵ Il existe un flou sur le nombre réel de mort, le chiffre souvent avancé dans les archives coloniales de 35 morts apparaissant comme minoré. Le lieu exact où les tirailleurs furent enterrés reste lui aussi sujet à controverse. Pour des développements sur cette brutale répression, on lira Mourre (2017).

⁶ Le dernier élément de cette reconnaissance, de la part d'un politicien français, fut la remise des archives du drame de Thiaroye à l'État sénégalais par François Hollande le 1^{er} décembre 2014, soit soixante dix-ans après

la figure du tirailleur, à travers notamment la tragédie de Thiaroye, fut abondamment mobilisée dans l'espace public sénégalais. Les politiques mémorielles de l'État sénégalais ont conduit celui-ci à construire une image du tirailleur porteur d'une dynamique nouvelle, formée par le couple « héros-victimes ». Ce processus est concomitant avec l'émergence d'une autre figure dans la société sénégalaise, celle du migrant qui, d'ailleurs, prend forme plus nettement après les indépendances au moment où « disparaissent » les tirailleurs sénégalais en tant que corps social. En articulant temporalité coloniale et postcoloniale, l'étude de la construction de ces représentations aide peut-être à mieux saisir certaines des prémisses de la « communauté imaginée » (Anderson 2002 [1983])⁷ sénégalaise. Je retrace dans une deuxième partie, essentiellement à partir d'un repérage bibliographique, les modalités par lesquelles les études sur la migration, en France et au Sénégal se sont progressivement déplacées pour aboutir à une analyse se centrant sur les subjectivités des acteurs. Dans une troisième partie, j'esquisse d'abord quelques propositions d'ordre méthodologique pour rendre compte de ces imaginaires migratoires puis je montre comment certaines représentations dominantes sur les tirailleurs sont réintégrées par la jeunesse dans les discours sur les migrations.

L'INSTITUTION PROGRESSIVE DE LA FIGURE DU TIRAILLEUR

Une brève perspective franco-sénégalaise sur les représentations du tirailleur, de la Première Guerre mondiale aux années 2000

Il n'est pas aisé de retracer en quelques lignes l'histoire de ce corps militaire et social que sont les tirailleurs dont les bornes chronologiques, au sens strict, s'étendent de 1857 à 1962⁸. Notons que c'est à la veille de la Première Guerre mondiale que les autorités françaises décident de recruter massivement des soldats africains face au poids démographique de l'Allemagne⁹. Alors qu'on compte 6000 militaires africains en 1900 c'est finalement presque 200 000 recrues issues de l'Afrique noire qui participent à la guerre sous les drapeaux français (Michel 2003 : 18 ; 191). Les imaginaires que véhiculent ces troupes furent divers. Aux représentations paternalistes des responsables militaires succède bientôt un langage plus complexe. En mai 1917 au parlement français, après le terrible épisode du chemin des dames¹⁰, le député du Sénégal Blaise Diagne¹¹ affirme que les Sénégalais ont été sacrifiés (Ibid. : 95-109). Pour Diagne, évoquer le sacrifice des tirailleurs, et en contrepoint leur courage, leur bravoure et leur loyauté servait d'autres desseins : ceux de l'obtention de nouveaux droits pour les populations africaines, liés à l'accès à la citoyenneté. Si les anciens combattants obtinrent quelques droits à la fin de la Première Guerre, le projet de Diagne ne fut atteint finalement, et d'une manière limitée, qu'à la fin de la Seconde Guerre avec la loi

l'événement. On peut consulter son allocution à cette adresse < <http://www.elysee.fr/videos/discours-et-hommage-aux-tirailleurs-senegalais-au-cimetiere-de-thiaroye-a-dakar/> > (dernière consultation le 25 mars 2015)

⁷ Si cette formule de Benedict Anderson est aujourd'hui un lieu commun des sciences sociales, Christine Chivallon remarque dans un article corrosif qu'Anderson définit peu cette notion d'imaginaire et les matérialités qu'il suppose (Chivallon 2007).

⁸ La date de 1962 correspond à la fin de la guerre d'Algérie et aux démobilisations effectives des derniers soldats africains engagés dans l'armée françaises.

⁹ Ces recrutements furent notamment théorisés dans l'ouvrage du lieutenant-Colonel Charles Mangin, *La force noire*, paru en 1911 (Mangin 2011 [1911]).

¹⁰ Le chemin des dames fut le lieu de plusieurs batailles pendant la Première Guerre et reste encore aujourd'hui un épisode particulièrement prégnant dans la mémoire collective française.

¹¹ Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, les ressortissants sénégalais issus des quatre communes – Dakar, Gorée, Rufisque et Saint-Louis – possédaient la citoyenneté française et participaient aux élections. Blaise Diagne fut le premier député africain noir à siéger au parlement français. Pour un portrait de Diagne, on lira Dieng (1990).

Lamine Gueye¹². Toujours est-il que le rôle de ces tirailleurs sur les champs de batailles autour du premier conflit mondial modifie profondément les imaginaires que les opinions publiques en Europe, en particulier françaises et allemandes, avaient de l'Afrique (Lüsenbrick 1998)¹³. La fabrication de ces représentations se réfracte en partie sur le sol africain. Le retour des tirailleurs sur le continent et l'apparition d'un nouveau groupe social, les anciens combattants, modifient d'une manière inédite les structures de pouvoir au sein des sociétés d'origines. Des recrues, souvent d'origine servile, devinrent des « chefs » ou, du moins, purent contester leur ancien statut. Sur le plan symbolique, les années de l'après guerre furent caractérisées par la mise en place, de la part des autorités françaises, de véritables politiques mémorielles telles celles liées aux cérémonies de l'armistice (Michel 1990). On note aussi l'érection de deux statues, à Dakar et Bamako, rendant hommage aux troupes coloniales. Ainsi, les années de l'entre-deux-guerres peuvent être considérées pour l'opinion publique française, voire en Afrique même, comme celle de l'émergence d'un « héros » colonial, héros qui ne remettait pas en cause l'ordre colonial.

Dans les années 1920 et 1930, les recrutements en Afrique de l'Ouest se généralisent : pour une large part, la conscription devint un fait plus ou moins accepté par les populations (Echenberg 2009 : 161). Ces recrutements s'accélérent avec la Seconde Guerre mondiale et sur les cinq années du conflit ce furent là aussi presque 200 000 Ouest-africains qui se retrouvèrent engagés sous les drapeaux français (Ibid. : 158)¹⁴. La Seconde Guerre mondiale a d'ailleurs fourni un cadre propice pour l'étude des tirailleurs en renouvelant nos compréhensions du fonctionnement militaire (Fargettas 2012) ou en introduisant d'intéressantes réflexions sur l'importation d'une situation coloniale sur le sol métropolitain, à travers l'étude des prisonniers de guerre « indigènes » (Mabon 2010). Gregory Mann souligne lui que dans les années 1940, les soldats étaient le plus souvent recrutés, non plus dans leur propre cercle, comme les ex-esclaves au début de la Première Guerre mondiale, mais dans aires géographiques de fortes migrations liées au travail ; les conscrits étant alors moins des locaux que des étrangers (Mann 2006 : 150). À partir de 1946 et du début de la guerre d'Indochine, on note également une période de rencontres originales entre femmes indochinoises et tirailleurs sénégalais, bien que de retour en Afrique, ces épouses connurent tout un ensemble de difficultés liées à leur arrivée dans les sociétés d'accueil (Zimmerman 2011 : 119). On voit ici que l'expérience de la migration de ces soldats dépasse la simple épreuve militaire¹⁵.

La fin de la guerre d'Algérie en 1962¹⁶ et le retour définitif en Afrique de l'ouest marqua la fin du groupe des tirailleurs. Néanmoins, parallèlement aux processus des luttes pour l'indépendance, ces soldats, qui devenaient alors des anciens combattants, laissèrent une

¹² La loi Lamine Gueye votée en 1946 accordait le statut de citoyen à tous les ressortissants des territoires d'outre-mer, même si le corps électoral restait divisé en deux collèges. Sur cette question on se référera à Cooper (2014).

¹³ Au lendemain de la Guerre, suite au traité de Versailles, la France, occupa une partie de la Sarre et de la Rhénanie. Une violente campagne s'engagea dans la presse allemande contre la présence de ces troupes accusées d'exactions à l'encontre des populations, notamment de cas de viol. Cette campagne fut connue sous le nom de la « honte noire », elle généra en retour une campagne dans la presse française réfutant vigoureusement ces accusations, en évoquant plutôt une « honte blanche », c'est-à-dire le caractère peu vertueux des femmes allemandes (Le Naour 2003)¹³.

¹⁴ Il n'est pas aisé de résumer le parcours des tirailleurs africains pendant la Seconde Guerre mondiale. Notons, qu'ils combattirent, contre des ennemis différents, à la fois en métropole, en Afrique du Nord, en Afrique Subsaharienne ou au Levant. Sur les tirailleurs de cette séquence, on se reportera à Fargettas (2012)

¹⁵ Le rôle de ces troupes a également été mis en lumière dans différents espaces impériaux, qu'il s'agisse de Madagascar (Ba 2012)

¹⁶ Bien que les pays pourvoyeurs de tirailleurs aient acquis leur indépendance deux ans plus tôt, beaucoup de ces hommes restèrent mobilisés, hormis dans le cas guinéen, dans l'armée française.

empreinte durable dans les sociétés ouest-africaines et en particulier la société sénégalaise¹⁷. À la fin des années 1940 et au début des 1950 le combat pour les droits des tirailleurs s'étendit à d'autres couches de la société. La gauche sénégalaise, notamment au sein du grand parti fédéral que fut le Rassemblement démocratique africain (RDA), mobilisa cette histoire pour réclamer des droits équivalents entre soldats africains et français mais également entre travailleurs français et africains, le slogan « à travail égal, salaire égal » rejoignait le combat pour l'égalité des pensions des anciens combattants, « à sacrifice égal, droit égal ». Pourtant, à la fin des 1950, l'engagement des soldats africains auprès de la puissance impériale, et la force de répression qu'ils incarnaient face à l'aspiration des peuples malgaches, indochinois ou algériens, devinrent en contradiction avec les propositions internationalistes des militants de la gauche sénégalaise. Peu à peu, une nouvelle figure assignée au tirailleur se dessinait, celle du « traître »¹⁸. Dans le contexte de la construction nationale sous la présidence de Senghor, durant les années soixante et soixante-dix, cette image du traître associée au tirailleur demeurait assez présente dans l'espace social sénégalais, bien qu'elle se déclinait sous de multiples aspects. Cette image négative se construisait en creux face à une autre figure, celle de Lat-Dior, guerrier et roi du Kayor, mort en 1886 et considéré, au Sénégal, comme le « dernier grand résistant à la colonisation » (Mourre 2015). En 1981, Abdou Diouf accède à la présidence du Sénégal et une de ses « cartes politiques » face à l'héritage senghorien, consiste à promouvoir certaines figures historiques. L'image du tirailleur semble s'inverser. Le film *Camp de Thiaroye*, sorti en 1988, réalisé par Ousmane Sembène et Thierno Faty Sow et largement financé par le régime d'Abdou Diouf, témoigne de cette transformation des imaginaires¹⁹. En mettant l'accent sur la répression du 1^{er} décembre 1944, les réalisateurs entendaient dénoncer l'injustice dont furent victimes ces tirailleurs, tout comme ils rappelèrent le rôle de ces hommes dans leur participation à la défense de la métropole durant la Seconde Guerre mondiale²⁰. De plus, dans les années 1990, les tirailleurs sont également l'objet d'une attention renouvelée de la part de la communauté scientifique, comme l'atteste plusieurs publications, tant de la part d'historiens (Echenberg 1991 ; Lawler 1992), de sociologue (Fall 1987)²¹ que de littéraires (Riesz et Schulz 1989).

Cependant, c'est véritablement à partir de la décennie suivante que le tirailleur fit son retour sur la scène publique et politique sénégalaise.

Le passé combattant sous Abdoulaye Wade

À partir d'août 2004, correspondant au sixantième anniversaire du débarquement de Provence où les troupes africaines de l'armée française jouèrent un rôle important, l'État sénégalais instaura une journée de commémoration intitulée « Journée du tirailleur ». Il s'agit donc ici d'analyser la question de la mémoire des tirailleurs sous l'angle de son utilisation par la puissance publique. L'analyse des politiques mémorielles renvoie dans ce cadre à « l'ensemble des interventions d'une puissance publique qui couvre le domaine de la production, de la conservation et de la transmission des souvenirs » (Michel 2010 : 4). Un

¹⁷ Il n'existe malheureusement pas, à ma connaissance, d'étude comparée sur le rôle de ces hommes dans les processus d'indépendance dans les différents territoires coloniaux.

¹⁸ C'est notamment la thèse que développe Abdoulaye Ly, un des leaders de la gauche sénégalaise, dans son ouvrage au titre révélateur : *Mercenaires noirs* (Ly 1957)

¹⁹ Sembène avait déjà réalisé un film en 1971 impliquant les tirailleurs, *Émitäi*, qui mettait l'accent sur les résistances féminines. Dans ce film, les tirailleurs étaient présentés comme une force d'oppression au service de la puissance coloniale.

²⁰ Pour une analyse du film on lira Murphy (2000), pour une analyse du personnage du tirailleur dans l'œuvre de Sembène on se reportera à Niang (2009).

²¹ En ce sens, le titre du livre de Mar Fall est particulièrement illustratif : *Les africains noirs en France. Des tirailleurs sénégalais aux Blacks* (Fall 1987).

discours dominant, reprenant des valeurs associées à l'histoire des tirailleurs sénégalais, et qui faisait sens dans le Sénégal contemporain, se donne alors à entendre avec plus de force. Pendant les douze années que durent les deux mandatures du président Wade – la « Journée du tirailleur » a été abandonnée depuis l'arrivée au pouvoir de Macky Sall en 2012²² – les commémorations se sont déroulées de manière variée mais aussi aléatoire. Cette Journée eut lieu en 2004, 2005, 2006, 2008, 2009 et 2011. Si la première « Journée du tirailleur » avait pour fonction d'être panafricaine – en témoigne la dizaine de chefs d'État du continent présents et la volonté dans un premier temps d'organiser une commémoration tournante – les autres éditions révèlent, peut-être, une tentative de nationalisation de ce passé opérée par l'État. Les déclarations de plusieurs dirigeants politiques, les propos de responsables de l'armée ou, de manière plus diffuse, les commentaires relevés dans la presse permettent de comprendre l'importance de l'usage socio-politique de certaines valeurs, telles le courage, l'abnégation ou la quête de soi, directement associées aux tirailleurs. Par l'emploi d'un vocabulaire s'attachant à souligner leur geste héroïque – principalement dans les deux guerres mondiales –, la perception du rôle des tirailleurs se modifia et c'est même la nature du « régime mémoriel » (Michel 2010)²³, articulant ces rapports au passé au présent et à l'avenir, qui semblait se transformer²⁴.

En 2004, ce qui frappe au premier abord était l'aspect volontariste de cet usage du passé. De nombreuses manifestations sont organisées pour mettre en place une histoire devant marquer les consciences. Ces démonstrations publiques prirent la forme de discours, d'une (ré)inauguration d'un monument, de cérémonies ou de dispositions législatives²⁵. De manière apparemment paradoxale, les récits cherchant à reconstruire l'histoire des soldats africains de l'Empire français firent, dans leur grande majorité, abstraction des tempos historiques. Moins que des séquences chronologiques, c'étaient avant tout des notions morales qui étaient portées par ces nouvelles narrations, et en premier lieu celle liées à « l'honneur » (Illife 2005). Un des traits de ces commémorations est alors de présenter les tirailleurs sous la figure des « oubliés de l'histoire », justifiant, dès lors, la nécessité d'un enseignement et d'une transmission auprès de la jeunesse. Dans le discours qu'il eut à faire en 2006, le premier ministre de l'époque – aujourd'hui président – Macky Sall déclare, en s'adressant d'abord aux soldats sénégalais en fonction et en les apostrophant : « Ils ne se laisseront point de s'inspirer de votre sens de l'honneur et de votre esprit de sacrifice. Leur devise, on nous tue mais on ne nous déshonore pas, est née de l'exemple que vous avez donné aux jeunes générations »²⁶. Pour le pouvoir sénégalais, il s'agissait vraisemblablement de tenter de tracer une généalogie consensuelle sur les valeurs de l'armée, coloniale et postcoloniale. La presse souligna d'ailleurs à cette occasion les continuités entre les tirailleurs et l'armée moderne. Cette transmission à l'égard de la jeunesse scolarisée est d'ailleurs une des tâches que semblait s'être assigné le président Wade. En 2008, ce dernier annonça que l'histoire des tirailleurs serait désormais enseignée à l'école : un manuel d'enseignement de la vie des tirailleurs devant être utilisé dans les classes

²² Ce qui ne signifie pas que le nouveau président néglige totalement cette histoire, les références aux anciens combattants restent présentes dans les discours à la nation du chef de l'État.

²³ L'expression de Johannes Michel est formée à l'intersection des travaux de Reinhart Koselleck (2011 [1997]) et François Hartog (2012 [2003]). Pour Michel, « un régime mémoriel s'apparente à un cadre cognitif, c'est à dire à une matrice perceptions et de représentations de souvenirs publics officiels à une époque donnée » (Michel 2010 : 16).

²⁴ L'exemple d'une telle modification de ces imaginaires s'exprimant ainsi avec l'inauguration, largement contestée, du « Monument de la renaissance » (De Jong et Foucher 2011 ; Dramé 2011 ; Mourre, à paraître)

²⁵ La statue est celle de « Demba et Dupont » représentant un soldat africain et un français. Cette statue avait été inaugurée en 1923 à Dakar avant d'être déboulonné en 1983 sous la présidence d'Abdou Diouf, car elle était le symbole d'un paternalisme colonial. Deux dispositions législatives furent prises : l'une visant à faire du 23 août, date de la « Journée du tirailleur », un jour férié et chômé, l'autre étant la déclaration du cimetière de Thiaroye comme cimetière national.

²⁶ Abdoulaye Thiam, « Journée du tirailleur. Moment intense de communion », *Le Soleil*, 24 août 2006.

du cycle élémentaire dès la rentrée suivante, en contribuant à combattre l'injustice du « désintérêt dont l'histoire des tirailleurs est l'objet »²⁷. Le communiqué présidentiel précisait que cette « histoire » devait concerner toutes les tranches d'âge : « Désormais les bibliothèques seront garnies de manuels sur le parcours des Tirailleurs et, dès la rentrée, figurera dans les programmes d'études de la classe de 6^e à l'Université, l'histoire de nos vaillants combattants »²⁸. Ces déclarations, si elles ne furent pas suivies d'effets²⁹, montrent comment l'État sénégalais tenta d'enrégimenter une histoire qui devait faire sens. Si Abdoulaye Wade joua un rôle de catalyseur dans la mise en forme du passé colonial, de nombreux intermédiaires aident à comprendre les procédures de mise en forme de cette mémoire.

Ainsi, l'institution militaire organise aujourd'hui ce qu'elle considère être comme « son » histoire. C'est notamment au Musée des forces armées qu'incombe cette tâche. L'idée d'un Musée de l'armée émerge dans les années 1980 (Ginio 2006 : 146). Pour les responsables du Musée, l'objectif est moins d'écrire une histoire du corps des tirailleurs, ou un récit de l'armée moderne sénégalaise, qu'une odyssée combattante, inscrite dans la longue durée³⁰. Lors d'un entretien, le conseiller scientifique du Musée, l'historien Mamadou Koné, témoigne :

Nous avons comme ambition d'écrire notre histoire militaire. La mémoire combattante n'a pas commencé avec la colonisation. À l'époque précoloniale, il y avait des armées traditionnelles bien structurées qui d'ailleurs ont résisté à la pénétration coloniale. Nous avons comme ambition de commencer l'histoire à partir de cette période là, pour arriver à l'époque actuelle avec les forces armées moderne (Mamadou Koné, Dakar, mars 2011).

Dans ces paroles, l'aventure des *thiedo*³¹ est directement liée à celle des tirailleurs et participe de l'écriture du *jaambaar* moderne. De manière significative, on peut noter qu'en wolof, si le terme *jaambaar* désigne le soldat, il signifie aussi être courageux³².

Pendant une dizaine d'années, et à différents niveaux, le pouvoir sénégalais, a donc tenté de mettre en récit l'histoire d'un groupe social, histoire intimement liée à la période coloniale, tout en la reliant à des enjeux contemporains. Avant de s'intéresser à la réinterprétation de ce récit dominant, il convient de prendre en charge l'analyse d'une des dynamiques sociales les plus prégnantes dans le Sénégal des années 2000 : le phénomène migratoire moins à travers une perspective economiciste qu'à travers les représentations qu'il a suscitées.

DIFFÉRENTS IMAGINAIRES MIGRATOIRES AU SÉNÉGAL

Le tirailleur comme migrant dans les sociétés de départ et d'arrivée

²⁷ « L'histoire des tirailleurs sera enseignée à la prochaine rentrée scolaire, annonce Abdoulaye Wade », APS, 19 juillet 2008.

²⁸ Maguette Guèye, « Annonce du président Wade. L'histoire des tirailleurs enseignée à la rentrée », *Le Soleil*, 18 septembre 2008

²⁹ Il existe cependant depuis peu un projet d'une écriture générale de l'histoire du Sénégal.

³⁰ Ce phénomène a d'ailleurs été observé dans différents pays, notamment au moment des indépendances. Pour un aperçu quant à différentes problématiques nationales, on pourra se reporter à l'ouvrage de Jean-Pierre Chrétien et Jean-Louis Triaud (1999)

³¹ Les *thiedos* sont les guerriers de l'espace sénégalais au cours de la période « précoloniale ».

³² Le dictionnaire français-wolof de Jean Leopold Diouf, donne cette définition pour le mot *jaambaar*, « Personne brave, courageuse, héroïque. Wax-dëgg jaambaar la : franchement c'est un brave » (Diouf, 2003)

Si Gregory Mann souligne que les tirailleurs sont peut-être avant tout des migrants ayant généré une culture militaire spécifique en Afrique de l'Ouest (Mann, 2006 : 147)³³, pourtant peu d'études s'intéressent à cet aspect de l'histoire des tirailleurs, hormis peut-être Myron Echenberg. Pour Echenberg, les processus de recrutements et le déplacement de ces populations permettent de comprendre en partie « le processus de transformations sociales et la formation des classes sous le régime colonial en Afrique occidentale française » (Echenberg 1980 : 432) ; pour cet auteur les soldats devaient alors être vus comme des ouvriers en uniformes (Echenberg 1979)³⁴. Ce paradigme marxiste, pour intéressant qu'il soit, intègre cependant peu les dynamiques de ces migrations en terme d'imaginaires. S'intéresser alors au cas de l'agglomération dakaroise au début du XX^e siècle offre quelques pistes pour répondre à cette question.

En 1902 Dakar devint capitale de l'AOF. Bientôt en ville, et notamment dans les centres de garnison, la présence massive de soldats inaugure différents types de rapports sociaux. L'exemple du camp de Thiaroye permet de comprendre ces interactions quotidiennes. La spécificité de cet espace réside dans le lien entre l'expérience migratoire contrainte des tirailleurs de l'Afrique de l'ouest, principalement du Soudan et de la Haute-Volta, Bambara et Mossi, et l'urbanisation exponentielle de l'agglomération dakaroise pendant le XX^e siècle. En 1905 les populations Lébou qui occupaient l'espace de Thiaroye signèrent un traité de concession de leurs terres avec les autorités coloniales françaises pour l'installation de baraquements militaires³⁵. En 1913, alors que la Première Guerre en Europe se dessine, ces autorités décident l'extension du camp militaire. Les conscriptions de masse qui interviennent entre 1914 et 1918 correspondent à une émigration des campagnes vers les villes, au Sénégal mais aussi à une échelle régionale plus vaste, et les recrues s'intégrèrent alors dans un nouvel espace. Le camp de Thiaroye devint au début des années 1920 l'un des plus grands camps en AOF³⁶ – peut-être même le plus grand. Ce camp était à la fois un camp d'instruction, où les tirailleurs restaient de quelques semaines à plusieurs mois, et un lieu de transit pour ceux en partance, ou de retour, des fronts d'opération militaire. Ces éléments indiquent la nécessité de penser les migrations internes au continent africain, qu'elles soient ou non contraintes par la puissance coloniale³⁷. Les soldats recrutés au sein de l'armée française furent ainsi les premiers « migrants de masse » à se rendre en Métropole.

Dans les années de l'après Première Guerre mondiale, correspondant à la « doctrine » de la mise en valeur des colonies, rares étaient les Africains à venir, et encore plus à rester, sur le sol métropolitain, hormis peut-être les marins (Bertoncello et Bredeloup 1999 ; Manchuelle 1997) ou quelques étudiants – dont beaucoup devinrent des activistes politiques (Dewitte 1985). Les migrations d'ouest-africain vers la France restent donc relativement minimales avant la Première Guerre. À partir de 1920, certains des tirailleurs démobilisés souhaitaient rester en France ; on en retrouve « un nombre important (...) dans les grands ports français, navigateurs ou dockers. Certains de ces marins établiront la liaison entre la France et ses colonies » (Ibid. : 10). En 1926 on compte un « total de 2580 ressortissants Africains et Malgaches dont 1685 originaires de l'AOF (Ibid. : 25) », même si ces chiffres ne prennent pas en compte les originaires des quatre communes, possédant la citoyenneté

³³ Pour cet auteur, la culture militaire formée par le corps des tirailleurs – culture jamais unifiée et homogène mais dépendante des lieux et des tempos politiques – est avant tout une culture du mouvement.

³⁴ En effet, les principes de recrutements imposaient une deuxième portion lorsque les soldats étaient soumis au travail forcé. Sur cette question, on consultera notamment l'ouvrage de Babacar Fall (Fall 1993 : 157-199).

³⁵ Sur le lien entre espace, espace de migrations et mémoire, on lira dans ce volume l'article de Giulia Casentini.

³⁶ Au moment de la première guerre, il existe plusieurs autres camps au Sénégal : Rufisque, Thiès, Ouakam, qui succèdent aux plus vieux que sont Dakar et St Louis. En AOF l'on peut citer aussi les camps de Bingerville en Côte-d'Ivoire ou Kati au Mali.

³⁷ Voir dans ce volume les articles de Francesca Declich et de Savita Nair, respectivement pour les cas de la Tanzanie et de l'Ouganda.

française ni surtout les africains en situations irrégulière, qui par définition échappe au recensement³⁸. Mais si l'histoire de la présence africaine en France avant la Seconde Guerre mondiale est souvent appréhendée à l'aune de grandes figures, intellectuelles – on pense à Léopold Sédar Senghor, d'ailleurs ancien tirailleur –, artistiques ou sportives (Blanchard 2012), elle l'est plus rarement en terme d'imaginaires collectifs.

L'arrivée importante de ressortissants ouest-africains prend véritablement naissance à la fin des années 1950, au moment même où, de facto, disparaissent les tirailleurs sénégalais comme corps social³⁹. Après 1974 et le choc pétrolier, le durcissement des possibilités d'accès en France signifie la fin des migrations généralisées ; dans le même temps se mettent en place des processus de regroupements familiaux. Les immigrés ne sont alors plus seulement des jeunes hommes mais incluent aussi des femmes et des enfants. Ces évolutions démographiques vont entraîner des changements de paradigmes dans la construction de « l'objet migrant », tout en incluant des transformations de ces figures migratoires, en les complexifiant.

La construction de la figure du migrant depuis les indépendances : du travailleur à l'aventurier

Au début des années 1960 et jusqu'au début des années 1980, les migrations ouest-africaines, notamment en provenance de la région du fleuve, sont analysées principalement sous l'angle d'un paradigme marxiste. Le migrant – essentiellement vu dans sa nature d'immigré – était alors souvent considéré comme analphabète, issu des zones rurales et exploité pour sa force de travail (Kuczynski et Razy 2009 : 82). Dans les années 1990, suite à des travaux sur d'autres espaces, notamment ceux d'Alain Tarrus sur Marseille et le Maghreb, les recherches sur les migrations tendirent à se pencher moins sur le phénomène de l'immigration et de la place des immigrés dans la société d'accueil – questions formulées dans le débat public français sous le terme « d'intégration » – que sur des phénomènes de circulation (Tarrus 1992). L'immigré semble également se transformer en un entrepreneur. Dans le cas des ressortissants d'Afrique subsaharienne, certains travaux soulignent d'abord ces dynamiques pour la diaspora congolaise à Paris. Les études de Didier Gandoulou (1989) sur le phénomène de la « sape » ont mis en évidence que l'expérience migratoire n'était pas forcément liée à la détresse économique mais « conçue comme un voyage initiatique ; elle leur permet [pour les migrants] de se constituer, à partir de vêtements griffés, un capital matériel et symbolique » (Kuczynski et Razy 2009 : 94). Néanmoins, notons que dans le cas sénégalais ce sont les réseaux confrériques qui se trouvèrent au centre de l'analyse. La relation étudiée n'était plus le face à face entre la société d'accueil et celle de départ mais réintroduisait en partie la subjectivité du migrant, appréhendé au sein de réseaux transnationaux (Bava 2003).

Du point de vue de la société de départ, ces différents tempos de la migration, ont généré différentes représentations, qui produisent alors des figures pensées collectivement. Mahamet Timera montre qu'au Sénégal dans les années 1960, à travers diverses productions culturelles d'une certaine élite – livres, chansons, films –, le projet migratoire était loin d'être perçu comme un accomplissement pour le migrant. Les représentations dominantes présentes l'espace public mobilisent « les registres de la suspicion, de la culpabilisation, de la stigmatisation, de la victimisation et du misérabilisme » (Timera 2014 : 30)⁴⁰. Ces

³⁸ C'est alors une fourchette entre 3000 et 5000 qui semble plus proche de la réalité (Dewitte 1985 : 26).

³⁹ Si l'on a vu que les anciens combattants occupent une place importante dans l'imaginaire national, la démobilisation des soldats africains doit aussi être analysé du point de vue de la constitution des armées nationales.

⁴⁰ Cet auteur souligne que deux récits cohabitaient ainsi jusque dans les années 1970 : « celui minoritaire et subalterne qui se déploie dans 'l'espace moral' spécifique des communautés engagées dans l'émigration et celui

représentations dominantes sont alors liées à un « âge d'or » du nationalisme où l'émigration est « pensée comme un 'vote avec les pieds', une forme de contestation de la nation et de ses élites » (Ibid.). Les différentes mises en récit qui relatent cette expérience sociale insistent sur la question du déracinement. L'expérience du voyage et de la vie à l'étranger s'entend alors comme une séparation mais également comme une confrontation entre un univers rural, celui du village africain, face à un monde occidental urbain. Mais au fur et à mesure de la transformation de ces phénomènes d'émigration, des changements des conditions d'accueil en France, les sénégalais semblèrent découvrir à une plus grande échelle cette expérience migratoire de leurs concitoyens. En analysant ces dynamiques en termes d'imaginaires, et en reprenant les propositions de Castoriadis, on voit qu'il est « donc impossible de maintenir une distinction intrinsèque du social et de l'historique, même s'il s'agit d'affirmer que l'historicité est 'attribut essentiel' de la société, ou la socialité 'présupposé essentiel' de l'histoire » (Castoriadis 1999 [1975] : 319). Avancer cela n'implique pas que l'on ne puisse repérer certains tournants dans l'institution de ces catégories imaginées. En 1983 fut créé un ministère délégué prenant en charge les sénégalais de l'extérieur. Ainsi, dans les années 1980, « vont émerger dans la société sénégalaise de nouvelles figures de l'émigré qui tranchent avec celle travailleur stigmatisée. Ces nouvelles figures promues par l'État, popularisées par les médias sont celles d'élites artistiques — presque tous des musiciens — de footballeurs, de personnalités intellectuelles, scientifiques et techniques, bref d'individualités prestigieuses et remarquables (Timera 2014 : 36).

En ce sens, cette figure du migrant est bien suscitée, instituée, par des représentations collectives qui se forment au sein de la nation sénégalaise. Elles se créent dans un rapport fait de désir, parfois d'appréhension, constitutif du voyage et de la découverte d'une altérité (Fouquet 2008). C'est principalement ce modèle qui est pensé aujourd'hui dans les analyses qui prennent pour objet les représentations migratoires au Sénégal (Diop 2008). Néanmoins, les figures glorieuses n'ocultent pas totalement l'image du migrant victime des affres du système économique. Ces constructions multiples de la figure du migrant sont donc ambivalentes, elles traduisent un modèle de réussite où un des traits qui dominant est celui de la débrouillardise, d'ailleurs un des éléments importants des processus identitaires de la jeunesse sénégalaise au début des années 2000 (Havard 2001).

Il s'agit à présent de cerner les modalités par lesquelles ces représentations font écho aux politiques mémorielles de l'État concernant les anciens combattants.

LA DETTE DE SANG ET LES PETITS-FILS DES TIRAILLEURS

Enquêter sur les imaginaires migratoires : pour un pluralisme épistémologique

La mémoire historique des tirailleurs sénégalaise formalisée par l'État peut renvoyer à une mémoire vive, portée par les individus, mais elle doit être comprise dans son dialogue avec une mémoire inscrite dans un temps plus ancien, notamment quand celui-ci intègre les référents de « l'Atlantique noire » (Gilroy (2010 [1993])⁴¹). Ces processus d'écriture du passé ne sont pas alors sans conséquences sur les subjectivités des acteurs, qu'il s'agisse des jeunes restés au pays ou de ceux qui tentent « l'aventure migratoire » (Bredeloup 2008). On a vu plus haut les rapprochements possibles entre deux historiographies, celle qui prend pour

des groupes majoritaires de l'État qui dévalorisent ces 'fuyards' et ces 'balayeurs' des rues de Paris (...). Pour les groupes concernés par le phénomène, les migrants reçoivent les honneurs des griots et de la société dans son ensemble. L'acte de partir relève peut-être d'une contrainte, mais celle-ci est fortement intégrée dans les stratégies et attentes du groupe » (Timera, 2014 : 34-35).

⁴¹ La rhétorique de l'esclavage revient ainsi régulièrement lors de discussion avec de jeunes sénégalais, vraisemblablement parce que l'avenir de beaucoup de jeunes au Sénégal est « sans issue ».

objet les tirailleurs sénégalais et celle qui s'intéresse aux phénomènes migratoires. De plus, c'est bien l'actualité de ces deux phénomènes dans les années 2000, le retour sur la scène publique « du » tirailleur et l'exode massif de milliers de jeunes dans des conditions inédites – et souvent dramatique – qui pousse à effectuer ce rapprochement. Il s'agit alors de cerner le rapport entre le discours dominant sur les migrations et cette mémoire collective prenant pour objet les tirailleurs. C'est finalement le lien entre mémoire et imaginaire qu'il s'agit de mieux expliciter.

Maurice Halbwachs désigne la notion de mémoire collective comme le partage effectif de représentation par un groupe, la reconstruction des souvenirs plus que leur surgissement (Halbwachs 1997 [1950]). En sociologue des années 1930, dans la tradition durkheimienne, Halbwachs se place principalement à l'échelle nationale. Si ces propositions semblent valides – notamment quand elles sont articulées à travers sa notion de « cadres sociaux de la mémoire » (Halbwachs 1994 [1925]), permettant d'énoncer un va-et-vient entre mémoire individuelle et mémoire du groupe – on peut vraisemblablement étendre son projet de recherche à une aire postcoloniale plus étendue. Les analyses de Marie Rodet et Christophe Reinprecht en évoquant des milieux de mémoire plus que des « lieux de mémoire » (Nora 1997 [1984]) – ce que sont également les tirailleurs pour la nation sénégalaise – invitent à penser l'effectivité de ces représentations pour les acteurs subalternes en contexte migratoire. Ainsi, notent-ils, « les mobilités s'avèrent de véritables *memoryscapes* 'performés' des rapports sociaux et politiques, tant dans les milieux d'origine que dans ceux d'arrivée » (Rodet et Reinprecht 2013 : 10). Évoquer les corps des individus comme porteur de mémoire (Ibid.) renvoient à certaines pratiques sociales qui s'expliquent, peut-être, à travers le dévoilement d'un ethos sénégalais – voire ouest-africain. Joe Lunn rappelait ainsi que les tirailleurs sénégalais de la Première Guerre mondiale mettent en place toute une série de rituels de protection pour éviter la mort et les dangers de la guerre mais également pour affronter divers épisodes de cette « aventure », tels, par exemple, la traversée maritime (Lunn 1999 : 100). On retrouvera une partie de ces éléments dans les années 2000 pour les migrants tentant de rejoindre l'Europe par la mer. Le film du sénégalais Moussa Touré, *La pirogue*, sorti en 2012, sélectionné à Cannes et étalon de bronze au FESPACO 2013, montre comment ces rituels sont au cœur des destins des migrants qui tentent de rejoindre l'Europe. Outre le discours des acteurs, l'analyse des imaginaires liés aux pratiques migratoires doit ainsi intégrer des mises en fictions émanant d'œuvres culturelles. Ainsi, si le corpus historiographique sur les tirailleurs intègre peu la problématique migratoire, les romanciers se sont au contraire largement inspirés de ce thème insistant sur la rencontre avec « le » monde blanc pour les recrues comme sur l'expérience, souvent douloureuse, du retour dans les sociétés d'origine (Diop 1989).

Plusieurs études ont montré au début des années 2000, la nécessité de penser les migrations et les changements de subjectivités qui en découlent pour les jeunes africaines. Ces logiques d'extraversion traduisent des modalités de distinction et de regard portés sur celui qui est parti, en l'opposant à celui qui est resté, et révèlent ainsi certains rapports conflictuels (Fouquet 2008 : 247). La quête de départ devient un moyen de grandir socialement dans une société viciée par la précarité ; le projet d'immigration au Sénégal s'inscrit alors dans un dessein économique comme dans une quête de soi. Cette aventure qui permet de s'aguerrir, supposant une grande dose de témérité, voire de fierté, semble renvoyer « à une perception guerrière » (Bredeloup 2008 : 296-297). Ces perspectives ne sont pas sans rappeler les trajectoires des tirailleurs qui s'engagèrent volontairement dans l'armée française, notamment après la Seconde Guerre mondiale (Echenberg 2009 : 186-224). La compréhension de ces processus, s'ils peuvent paraître comparables, doit cependant être réintégrés au sein d'une certaine temporalité postcoloniale. En suivant le travail d'Arjun Appadurai, l'institutionnalisation de ces représentations mérite une attention en tant que telle

mais aussi car elles suscitent un travail de l'imagination. Cet anthropologue définit alors cela comme « ni purement émancipateur ni entièrement soumis à la contrainte, mais [ce travail de l'imagination] ouvre un espace de contestation dans lequel les individus et les groupes cherchent à annexer le monde global dans leurs propres pratiques de la modernité » (Appadurai 2005 : 32). Comment rendre compte alors de la diversité de ces imaginaires produits ?

Plusieurs dispositifs peuvent être mis en place. Lorsque l'on aborde la question de l'immigration informelle avec des jeunes en banlieue dakaroise, un rapprochement s'opère entre la figure de l'aventurier migrant et celle du combattant. Cette jeunesse restée au pays, souvent confrontée à des conditions de vie précaires, se réapproprie alors cette mémoire historique pour interpréter des phénomènes contemporains. Des extraits de chansons, des entretiens auprès de jeunes sénégalais – notamment issus du mouvement hip hop –, et une méthodologie ethnographique d'observation participante auprès de lycéens – en projetant à deux reprises le film *Camp de Thiaroye* et en organisant des séances de discussion à la suite du film – ont ainsi permis de mettre en lumière le recyclage de certaines représentations.

L'imaginaire comme réinterprétation d'une mémoire historique ?

La démarche ethnographique, en restituant les diverses étapes de ce processus de remémoration collective, aide à comprendre les modalités par lesquelles les représentations attachées aux tirailleurs constituent un enjeu dans les processus de subjectivation de la jeunesse (Mourre 2012b). Notons déjà que cette démarche – travailler avec des adolescents – répond à une réalité démographique : les derniers chiffres consultables faisaient état de plus de 50% de la population sénégalaise âgée de moins de 20 ans, même si seulement 24% de la tranche d'âge des 10-19 ans était scolarisée⁴². La constitution d'un échantillon de plusieurs dizaines d'adolescents lors des deux séances a permis d'esquisser le contenu d'une mémoire collective, voire nationale, du moins pour cette tranche d'âge et pour les jeunes possédant ce capital scolaire. Étudier la mémoire grâce à un tel dispositif ethnographique – projeter le film dans les classes, placer certains documents relatifs à l'histoire des tirailleurs sur les murs⁴³, organiser à la suite des entretiens en focus-groupe – permet donc de se placer au centre des interactions qui déterminent l'acquisition et la formation de nouvelles représentations, de nouveaux imaginaires. En associant des notions telles que l'honneur et le courage – du côté des tirailleurs – opposées à la trahison et à la couardise – du côté du gouvernement français –, ces représentations sont également celles portées par l'État sénégalais. Certains élèves ont souligné la notion de la trahison dans leur compréhension de l'événement du 1^{er} décembre 1944 : « Jusqu'à maintenant, les tirailleurs n'ont pas eu la reconnaissance qu'ils devaient avoir, la France doit avoir un minimum de reconnaissance parce qu'il y a beaucoup de choses qu'elle devait faire pour eux et qu'elle n'a pas fait, la France doit respecter les tirailleurs » (Ousmane, Pikine, juillet 2012). D'autres valeurs, antonymes à cette dernière, étaient par contre mentionnées. Elles concernaient le souvenir positif que l'on attache aux combattants :

Moi vraiment je veux souligner leur bravoure, parce que vraiment ils étaient braves, ils ont lutté, ils ont fait preuve de bravoure, quand j'ai suivi le film j'étais ébahi, parce que vraiment le fait de voir des gens se battre pour quelque chose, j'étais fier d'eux, leur bravoure m'a vraiment marqué... (Anta, Pikine, juillet 2012).

⁴² Voir Agence nationale de la statistique et de la démographie du Sénégal et les chiffres de l'UNICEF : < <http://www.ansd.sn> > et < <http://www.unicef.org> > ; (dernière consultation le 25 mars 2015).

⁴³ Parmi ces documents, étaient disposées des extraits d'archives relatifs à la tuerie du 1^{er} décembre 1944, des œuvres culturelles, en particulier des poèmes, ayant trait à cet événement, enfin des photographies d'anciens combattants.

Cet imaginaire qui se donne à entendre dans une salle de classe est également énoncé et formalisé par d'autres composantes de la jeunesse. L'étude du mouvement rap sénégalais qui utilise ce vocabulaire en fonction de ses propres préoccupations permet ainsi d'en dessiner quelques pistes.

Cultures jeunes, le hip hop et le rap sénégalais s'inscrivent dans des modes de résistance, phénomènes que l'on retrouve largement dans d'autres contextes. Se concentrer sur les grammaires de ce répertoire peut permettre d'interroger les pratiques mémorielles du pouvoir comme les interprétations qu'elles suscitent (Niang 2013). Parce qu'ils sont associés à des notions de courage, de bravoure, de dignité⁴⁴ souvent reliées dans le discours des acteurs à une « authenticité africaine », ces combattants personnifient une figure de la force morale, qui devient un des *topoi* des identités de la jeunesse sénégalaise. Réhabiliter un passé qu'on estime injustement oublié – en le comparant à un présent jugé inique – participe alors de ce combat. Les textes des rappeurs mobilisent ainsi régulièrement la dette de sang contractée par l'État français vis-à-vis des tirailleurs. Dans le titre *J'accuse*, le rappeur Didier Awadi, sûrement le rappeur sénégalais le plus célèbre, clame ainsi :

Vous oubliez un peu trop vite tous les tirailleurs sénégalais, de force enrôlés, déportés, aujourd'hui expulsés, ils sont venus, ils se sont battus, et ils ont vaincu, votre pays détruit ils sont revenus et ils ont reconstruit, (...), je dis que la France est très ingrate quand elle parle de visas, quand nos pères sont partis se battre pour elle il n'y avait pas de visas, non il n'y avait pas de visas...⁴⁵.

Ici, cette ingratitude de la France s'exprime explicitement avec la problématique migratoire. Des entretiens avec plusieurs membres de groupes de rap de la banlieue dakaroise⁴⁶ confirment cette perception. La trahison de la France ne concerne plus seulement le groupe des tirailleurs mais peut-être plus généralement le continent dans son entier. Sister LB, une des rares femmes du mouvement rap sénégalais, membre du groupe fippu clan et résidente à Thiaroye-sur-mer confie :

J'apprécie l'album d'Awadi⁴⁷ parce que cela nous rappelle les vrais historiens, les vrais ancêtres, pas ceux qu'il y a dans les livres à l'école. Awadi a pris leurs caractères, Martin Luther King c'est un guerrier, il s'est battu jusqu'à la dernière demeure. Il a montré que l'Afrique pouvait faire autrement. Pourquoi Obama ? (...) Parce que Lumumba l'avait montré, Sankara l'avait montré, Martin Luther King l'avait montré, mais on ne l'a pas su... Obama a su comprendre le message, et monter que c'est le moment où l'Afrique et les Africains peuvent relever le drapeau... (Sister LB, Thiaroye février 2011).

Les rappeurs, lorsqu'ils se réfèrent à certaines figures de l'histoire du continent ou de la diaspora, inscrivent leurs productions culturelles dans un espace social, la banlieue – espace physique qui a lui-même une profonde dimension métaphorique. Iba du collectif Carapin Thiaroye 44 avance lui que la mémoire des combattants africains s'inscrit dans la patrie :

⁴⁴ Sur la question de la dignité dans ce même espace ouest-africain, voir dans ce numéro l'article de Marie Rodet et Brandon County qui mettent en avant cette notion, dans un temporalité historique extrêmement réduite, la dislocation de la Fédération du Mali en août 1960.

⁴⁵ Didier Awadi, 2007, 'J'accuse', *Un autre monde est possible*, Tree records.

⁴⁶ Si le rap sénégalais est historiquement apparu parmi la jeunesse de la classe moyenne dakaroise, les entretiens effectués ici le furent avec des jeunes issues des banlieues plus durement touchées par la crise socio-économique.

⁴⁷ La rappeuse fait ici référence à l'album *Président d'Afrique* de Didier Awadi.

« Actuellement, on est en tournage vidéo, le son s'appelle 'patriote', 'être patriote'. On a des séquences que l'on doit prendre là-bas, au cimetière [de Thiaroye] (Iba, Thiaroye, février 2011). Pour cet acteur, l'histoire des tirailleurs sénégalais et de cet ethos combattant peut également se lire directement avec la problématique migratoire :

Les jeunes qui partent en Europe, comment dire...ce sont vraiment des guerriers (...). Pour moi, c'est la même chose que les tirailleurs. Les tirailleurs ils ont tout fait pour leur nation, quant aux gens qui prennent les pirogues ils font tout aussi pour chercher quelque chose peut-être la richesse, pour soutenir leur parents, leur famille...» (Iba, Thiaroye, février 2011).

La mémoire collective semble renvoyer ici au parcours d'individus pensés à travers un groupe tandis que l'imaginaire en tant que « magma de significations » (Castoriadis 2012 [1975] : 395) fait référence à un temps plus ancien, plus anthropologique. Il convient alors peut-être d'adjoindre un troisième terme aux deux précédents, celui d'identité.

CONCLUSION

La modification des imaginaires migratoires, à partir du cas sénégalais, peut se comprendre essentiellement par une montée en puissance des désirs, liée à un monde de plus en plus globalisé et interconnecté, mais elle doit être également ramenée à une mémoire historique enracinée dans un terroir, dans un temps plus ou moins long. Dans les années 2000, pour souligner le courage des tirailleurs, une des devises attachées cette figure fut la formule : « Ces hommes, on les tue on ne les déshonore pas ». Cette phrase, probablement apocryphe, est prêtée au gouverneur général Faidherbe qui à la fin du XIX^e siècle l'aurait prononcé devant la résistance des guerriers *thiedo* de Lat-Dior. On a vu qu'elle est devenue, légèrement modifiée, la devise de l'armée sénégalaise après les indépendances. Cette phrase, dans un sens, fait écho à la formule « Barça ou Barzah », où les jeunes migrants disent préférer la mort à l'opprobre social que constitue la pauvreté et le fait de rester au pays. Réaliser une histoire de la mémoire, s'intéresser « moins au passé en tant que tel [qu'au] passé en tant qu'on s'en souvient » (Assmann 2003 : 28), a permis ici de suivre la constitution de deux figures au XX^e siècle, le migrant et l'ancien combattant ; figures qui occupent une place centrale aujourd'hui dans la société sénégalaise. Les figures du migrant et de l'ancien combattant sont des « personnages » bien réels, révélant des processus sociaux distincts mais, ce sont ici les différentes étapes de leur construction imaginée qui se sont trouvées au centre de l'analyse. À travers la constitution d'un nouveau récit postcolonial entourant l'unité nationale se dessine la volonté politique, notamment de la part de l'État, de fabriquer une image du combattant sénégalais enracinée dans la précolonie et renvoyant à une authenticité ouest-africaine. Il s'agit alors moins de transmettre une histoire factuelle qu'une histoire notionnelle, où le sacrifice et le courage des guerriers africains représentent peut-être un discours sur la vie quotidienne, du moins y font écho tant une majorité de la population sénégalaise vit dans une situation précaire. Depuis une dizaine d'années au Sénégal, ce récit consensuel et sa réception dans l'espace public renvoient sans doute au besoin d'une histoire positive, l'ancien combattant ou « l'objet tirailleurs » semble être devenu un objet omnipotent, « un fétiche » de la postcolonialité, pour reprendre les termes d'Achille Mbembe (Mbembe 2000). C'est une telle construction qui semble reprise dans nombre de discours autour des migrations.

L'étude de « milieux de mémoire » (Rodet et Reinprecht 2013) où se forment les souvenirs, et à travers eux les interactions sociales, permet d'aborder une mémoire de l'expérience – celle des tirailleurs – et une mémoire dans l'expérience – l'actualisation des

schèmes de perception de cette histoire, ce projet était d'ailleurs au cœur de la sociologie de la mémoire développée par Maurice Halbwachs (Sabourin, 1997). Cependant, au-delà de ces phénomènes de remémoration, cet article a essayé de montrer qu'au cœur de ces processus se trouvait une dimension fantasmagorique reposant sur un travail de l'imaginaire (Castoriadis 1999 [1975]). Ces concrétions du réel se manifestent donc à plusieurs échelles, du point de vue des discours d'hommes politiques, français et sénégalais, comme à un niveau plus local parmi la jeunesse sénégalaise. C'est donc une analyse multi-située de ces narrations qu'il s'agit de mettre en place afin de mieux comprendre les notions de courage ou d'aventure qui ont cours aujourd'hui dans la société sénégalaise informant par là même des processus identitaires actuels et en devenir.

Source et bibliographie

Source de presse :

Le Soleil, 2004-2012

Agence de Presse sénégalaise (APS), 2004-2012

Sources audio-visuelles :

Awadi, D. (2010) *Présidents d'Afrique*, Studio Sankara

Awadi, D. 2007, *Un autre monde est possible*, Tree records

Sembene, O. et Sow, T.F. 2003 [1988], *Camp de Thiaroye*. Paris : médiathèque des trois monde

Sembene, O. (2003 [1971]), *Emitaï*. Paris : médiathèque des trois monde.

Touré, M. (2012), *La pirogue*. Paris : Rezo film et studio 37.

Entretiens :

Élèves au lycée Seydou Nourou Tall de Pikine, focus groupe, juillet 2012

Fippu Clan, Groupe de rap, résidant à Thiaroye-sur-mer, février 2011

Koné Mamadou, historien travaillant au Musée des forces armées, entretien en focus groupe avec le colonel Thioune et le colonel Manga, responsable au musée des forces armées, mars 2011

Iba, manager du groupe de rap Carapine Thiaroye 44, février 2011

Bibliographie :

Anderson, B. (2002 [1983 pour la version anglaise]) *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris : La Découverte.

Appadurai, A. (2001 [1996 pour la version anglaise]) *Après le colonialisme*. Paris : Payot.

Assmann, J. (2003 [2001 ; 1997 pour l'édition anglaise]) *Moïse l'Égyptien, Un essai d'histoire de la mémoire*. Paris : Flammarion.

Ba, A. (2012) *Les « Sénégalais » à Madagascar. Militaire ouest-africains dans la conquête et la colonisation de la Grande île (1895-1960)*. Paris : L'Harmattan

Ba Konaré, A. (ed.), (2009 [2008]) *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*. Paris : La Découverte.

Bava, S. (2003) « De la 'baraka aux affaires' : ethos économique-religieux et transnationalité chez les migrants sénégalais mourides », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 19(2) : 69-84

Bertoncello, B. et Bredeloup, S. (1999) « Le Marseille des marins africains », *Revue Européenne des Migrations Internationales* 15 (3) : 177-197.

Blanchard, P. (ed) (2012), *La France noire. Présences et migrations des Afriques, des Amériques et de l'océan Indien en France*. Paris : La Découverte

- Blin, T. (2005) *Les sans-papiers de Saint-Bernard*. Paris : L'Harmattan
- Bodin, M. (2000) *Les Africains dans la guerre d'Indochine : 1947-1954*. Paris : L'Harmattan.
- Bouilly, E. (2008) « Les enjeux féminins de la migration masculine : le collectif des femmes pour la lutte contre l'immigration clandestine de Thiaroye-sur-mer », *Politique africaine* 109 : 16-31.
- Bredeloup, S. (2008) « L'aventurier une figure de la migration africaine », *Cahiers internationaux de sociologie* 125 (2) : 281-306.
- Casentini, G. (2018) « Migration networks and narratives in Ghana : A case study from the Zongo », *Africa*
- Castoriadis, C. (1999 [1975]) *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Éditions du Seuil.
- Chivallon C. (2007) « Retour sur la 'Communauté imaginée' d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue », *Raisons politiques* 27 (3) : 131-172.
- Chrétien, J-P. et Triaud, J-L. (1999) *Histoire d'Afrique, les enjeux de mémoire*. Paris, Karthala.
- Chrétien, J-P., (ed), (2008) *L'Afrique de Sarkozy. Un déni d'histoire*. Paris : Karthala.
- Cooper, F. (2014) *Français et Africains ? Être citoyen au temps de la décolonisation*, Paris : Payot.
- County, B. et Rodet, M. (2018) « Old homes and new homelands : Imagining the nation and remembering expulsion in the wake of the mali federation's collapse », *Africa*
- De Jong, F. et Foucher, V. (2011) « La tragédie du roi Abdoulaye. Néomodernisme et Renaissance africaine dans le Sénégal contemporain », *Politique africaine* 118 : 187-204.
- Declich, F. (2018) « The shifting of memories during forced migrations: history, genealogies and the Somali Zigula migration back to Tanzania », *Africa*
- Dewitte, P. (1985) *Les mouvements nègres en France, 1919-1939*. Paris: L'Harmattan
- Dieng, A.A. (1990) *Blaise Diagne, premier député africain*. Paris : Chaka.
- Diop, M-C. (ed.), (2008) *Le Sénégal des migrations*. Paris : Karthala.
- Diop P.S. (1989) « La figure du Tirailleur sénégalais dans le roman sénégalais, 1920-1985 », in Riesz J. et Schultz J. (eds) *Tirailleurs sénégalais : présentations littéraires et figuratives de soldats africains au service de la France*. Frankfurt et Paris : Lang.
- Diouf, J-L. (2003) *Dictionnaire wolof-français et français-wolof*. Paris : Karthala.
- Dramé, P. (2011) « La monumentalisation du passé colonial et esclavagiste au Sénégal : controverse et rejet de la renaissance africaine » *Revue de la société historique du Canada*, 22 (2) : 237-265
- Echenberg, M. (2009 [1991 pour l'édition anglaise]), *Les Tirailleurs sénégalais en Afrique occidentale française (1857-1960)*. Paris : Karthala.
- Echenberg, M. (1980) « Les migrations militaires en Afrique occidentale française, 1900-1945 », *Revue Canadienne des Études Africaines* 14(3) : 429-450.
- Echenberg, M. (1978) « The Senegalese Soldiers' Uprising of 1944 » in *African Labor History*, Cohen, R., Copans, J. et Gutkind, P.C.W. (eds.). Beverly Hills and London: Sage
- Fall, B. (1993) *Le travail forcé en Afrique occidentale française, 1900-1946*, Paris, Karthala.
- Fall, M. (1987) *Les africains noirs en France. Des tirailleurs sénégalais aux Blacks*. Paris : L'Harmattan.
- Fargettas J. (2012) *Les tirailleurs sénégalais. Les soldats noirs entre légendes et réalités : 1939-1945*. Paris : Tallandier.
- Fouquet, T. (2008) « Migrations et 'glocalisation' dakaroises », in Diop M-C. (ed.), *Le Sénégal des migrations*, Paris : Karthala.
- Gandoulou, D. (1989) *Mœurs et aventures des Congolais à Paris*. Paris : L'Harmattan
- Gilroy, P. (2010 [1993 pour l'édition anglaise]) *L'Atlantique noire : modernité et double conscience*. Paris : Amsterdam.

- Ginio, R. (2006) « African Colonial Soldiers between Memory and Forgetfulness : The Case of Post-Colonial Senegal », *Outre-mers* 93, 350-3510 : 141-155.
- Halbwachs, M. (1994 [1925]) *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Albin Michel.
- Halbwachs, M. (1997 [1950]) *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel.
- Hartog, F. (2012 [2003]) *Régime d'historicité : présentisme et expériences du temps*. Paris : Éditions du Seuil.
- Havard, J-F. (2001) « Ethos 'Bul Faale' et nouvelles figures de la réussite au Sénégal », *Politique africaine*, 82 : 63-77.
- Iliffe, J. (2005) *Honour in African History*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Kamian, B. (2001) *Des tranchés de Verdun à l'église Saint-Bernard. 80 000 combattants maliens au secours de la France, 1914-1918 et 1939-1945*. Paris : Karthala.
- Koselleck R. (2011 [1997]) *L'expérience de l'histoire*. Paris : Points.
- Kuczynski, L. et Razy, E. (2009) « Anthropologie et migrations africaines en France : une généalogie des recherches », *Revue Européenne des Migrations Internationales* 25(3) : 79-100.
- Lawler, N. (1996 [1991]) *Soldats d'infortune. Les tirailleurs ivoiriens de la Deuxième guerre mondiale*. Paris : L'Harmattan.
- Le Naour J-Y. (2003) *La honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises, 1914-1945*. Paris : Hachette.
- Lunn, J. (1999) *Memoirs of the Maelstrom. A Senegalese oral history of the First World War*. Portsmouth : Heinemann.
- Lüsebrink, H-J. (1998) « Les Tirailleurs sénégalais et l'anthropologie coloniale. Un litige franco-allemand aux lendemains de la Première Guerre mondiale », *Éthiophiques*, 50-51, np.
- Ly, A. (1957) *Mercenaires noirs. Notes sur une forme d'exploitation des Africains*. Paris : Présence africaine.
- Mabon, A. (2010) *Prisonniers de guerre « indigènes ». Visages oubliés de la France occupée*. Paris : La Découverte.
- Manchuelle F. (2004 [1997 pour l'édition anglaise]) *Les diasporas des travailleurs soninkés*. Paris : Karthala.
- Mangin, C. (2011 [1911]), *La force noire*. Paris : L'Harmattan.
- Mann, G. (2006) *Native Sons. West African veterans and France in the twentieth century*, Durham and London : Duke University Press.
- Mbembe, A. (2005 [2000]) *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala.
- Michel, J. (2010) *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*. Paris : Presse Universitaire de France.
- Michel, M. (2003) *Les Africains et la Grande Guerre. L'Appel à l'Afrique (1914-1918)*. Paris, Karthala.
- Michel, M. (1990) « 'Mémoire officielle', discours et pratique coloniale. Le 14 juillet et le 11 novembre au Sénégal entre les deux guerres », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 77 (287) : 145-158.
- Mourre, M. (à paraître) : « La Renaissance africaine : des idées à la pierre. L'infrastructure de Cheikh Anta Diop, la culture de Léopold Sédar Senghor, la sculpture d'Abdoulaye Wade », *Cahiers d'études africaines*
- Mourre, M. (2017) *Thiaroye 1944. Histoire et mémoire d'un massacre colonial*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes
- Mourre, M., (2015) « Mobiliser le passé au temps de l'indépendance. Le cas du Sénégal, 1958-1980 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Mémoires et constructions nationales en Afrique, n°117-118 : 24-30.
- Mourre, M. (2012) « L'ethnographie d'une mémoire sociale. À propos d'un film sur l'histoire

- coloniale au Sénégal », *New Cultural Frontiers* 3 : 119-134.
- Murphy, D. (2000) *Sembene. Imagining alternatives in film & fiction*. Oxford : James Currey.
- Nair, S. (2018) « Despite dislocations : Uganda indians remaking home », *Africa*
- Niang, S. (2009) « Les tirailleurs sénégalais sur les écrans africains : les films de Sembene Ousmane », in Little R. (ed.), *Lucie Cousturier, les tirailleurs sénégalais et la question coloniale*. Paris : L'Harmattan.
- Niang, A. (2013) « Le mouvement hip hop au Sénégal. Des marges à une légitimité sociale montante », in Diop M-C. (ed.) *Le Sénégal sous Abdoulaye Wade. Le Sopi à l'épreuve du pouvoir*. Paris : Karthala.
- Nora, P. (1997 [1984]) « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in Nora, P. (ed.), *Les lieux de mémoire, I. La république*. Paris : Gallimard.
- Riesz, J. et Schultz, J. (eds.), *Tirailleurs sénégalais : présentations littéraires et figuratives de soldats africains au service de la France*. Frankfurt et Paris : Lang.
- Rodet, M. et Reinprecht, C. (2013) « Éditorial. Mémoire et migrations en Afrique de l'Ouest », *Revue Européenne des Migrations Internationales* 29(1) : 7-22
- Sabourin, P. (1997) « Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs », *Sociologie et Société* XXIV(2) : 139-161.
- Tarrius, Alain (1992) *Les fourmis d'Europe : migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*. Paris : L'Harmattan.
- Timera M. (2014) « Mots et maux de la migration. De l'anathème aux éloges », *Cahiers d'études africaines* 213-214(1) : 27-47
- Zimmerman, S. (2011) « Living Beyond Boundaries : West African Servicemen in French Colonial Conflicts, 1908-1962 », Phd, University of California, Berkley